DES

N° 203.

ALTÉRATIONS PRIMITIVES

DES FLUIDES,

CONSIDÉRÉES COMME CAUSES D'UN GRAND NOMBRE DE MALADIES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 août 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR ACHILLE HOFFMANN, de Paris.

« *Neque aliud in medendis morbis quærere debet medicus,*
« *quàm, ut causas morbificas, eorumque noxios effectus per*
« *congruentia remedia removendo, liberum sanguinis mo-*
« *tum atque circuitum restituat.* FRÉD. HOFFMANN.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Suppléant.*
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX, *Examinateur.*
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL, *Président.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉGAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs.
Andral.	Gibert.
Arvers.	Gerdy.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc, *Examinateur.*
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte), *Suppléant.*	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille, *Examinateur.*
Dance.	Ratheau.
Devergie, *Examinateur.*	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

ACHILLE HOFFMANN.

INTRODUCTION.

Les manières de voir et de sentir, qui sont aussi variées que les traits et l'expression du visage, devaient nécessairement amener des dissidences dans les opinions des médecins. Chacun envisagea à sa manière la santé ou la maladie, et se flatta de l'expliquer d'après ses conjectures ou d'après des faits qui avaient subi une interprétation particulière. La soif de la gloire et de la renommée, cet aiguillon de toute âme élevée et généreuse, ne pouvait laisser en repos les nombreux enfans d'*Esculape;* quelques-uns d'entr'eux, doués d'un génie supérieur, s'élancèrent bientôt hors de la foule, et, semblables à ces constellations tutélaires que n'ose perdre un instant de vue le voyageur incertain dans sa route, ils devinrent les guides indispensables d'une multitude incapable de penser par elle-même, et qui se laissait captiver par la force d'une imagination séduisante. Dès-lors, rien de surprenant dans l'apparition des systèmes; on les voit se succéder sous toutes les formes avec une incroyable rapidité. Monumens éphémères, conceptions quelquefois brillantes, mais presque toujours hypothétiques, ils ont un éclat passager qu'ils quittent pour la nuit du tombeau. Presque tous décèlent le génie de leurs auteurs, mais laissent à déplorer la direction vicieuse qu'ils ont donnée à leurs efforts. Je ne chercherai pas à énumérer tous les systèmes auxquels la médecine a donné naissance; cette tâche, d'ailleurs facile,

puisqu'elle se bornerait à des recherches, sortirait trop de mon sujet; je ne décrirai pas même les plus célèbres, puisqu'on peut lire leur histoire partout, mais je vais parler en général des causes de leurs succès et de celles de leurs chutes.

Quoiqu'il soit bien reconnu que la nature intime des choses passe notre intelligence, le désir d'en pénétrer les secrets tourmente sans cesse quelques hommes de génie; ils se roidissent contre les difficultés qu'ils rencontrent, et finissent quelquefois par en triompher d'une manière satisfaisante pour la raison. C'est alors, si l'un d'eux a déjà précédemment fixé l'attention, que tous les regards se tournent vers lui. L'attrait de la nouveauté, l'un des principaux mobiles des révolutions médicales, attire en peu de temps à l'interprète de la nature une foule d'admirateurs; quelques-uns, dans le principe, cherchent à se consoler de n'avoir pas fait les nouvelles découvertes, en s'en montrant les premiers défenseurs. Bientôt la contagion de l'exemple accroît le nombre des prosélytes; la multitude de ceux qui croient ce qu'on veut leur faire croire est entraînée par le torrent qu'elle grossit; et si quelques bons esprits, capables d'examiner froidement les choses et de les soumettre à des discussions approfondies, refusent d'admirer sans examen, ils sont taxés de routine par les nouveaux sectaires, qui les désignent comme autant d'obstacles aux progrès de la science.

Quelques faits importans, quelques lois physiologiques bien reconnues, quelques vérités nouvelles, ou présentées sous des formes originales, avaient excité l'enthousiasme, et semblaient assurer au système naissant une existence

égale à celle du monde; mais, vain espoir, son auteur, arrêté par des difficultés insurmontables, recourt d'abord, comme malgré lui, aux hypothèses : peut-être trouverait-il leur solution dans le système que le sien renverse; mais il en a juré la perte; il n'en peut rien conserver, ce serait aux dépens de sa gloire. D'infractions en infractions aux lois qu'il s'était proposé de ne jamais violer, notre créateur se relâche insensiblement de sa sévérité première, et donne enfin libre carrière aux rêves d'une imagination exaltée. Arrivé à ce point fatal, rien n'arrête plus le systématique; on le voit, comme tous ceux qui l'ont précédé, créer des êtres imaginaires, se livrer aux suppositions les plus absurdes, détruire, dans sa folie, ce qu'il avait construit la veille, et attaquer souvent ses plus beaux titres à la gloire pour défendre ses erreurs nouvelles, quand il se trouve réduit aux abois.

Je crois déjà entendre bourdonner à mes oreilles les épithètes d'humoriste, d'ontologiste, parce que je prends pour sujet de ma thèse l'altération primitive des fluides; non, certes, je ne veux point exhumer l'antique humorisme et son cortège hypothétique; je l'abandonne de grand cœur au sort qui lui était réservé; mais je cherche seulement à arracher à la proscription des vérités qui me paraissent incontestables, et que les systématiques d'aujourd'hui se plaisent à méconnaître, parce qu'elles fournissent des armes contre eux, et surtout pour ne plus laisser de vestiges d'un système qui, quoiqu'entaché, comme tous ceux qui le suivront, de bien des erreurs, sans doute, a glorieusement traversé tous les siè-

cles, professé et soutenu par les plus beaux génies de la médecine, depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours.

Quel est le plus grand tort des hommes à systèmes, qui, d'ailleurs, on n'en peut douter, ajoutent de temps en temps à la science? Ce n'est pas d'adopter telle ou telle théorie, mais d'y croire trop exclusivement, d'en exagérer les vérités, et d'en faire la partie fondamentale de la médecine. Leur manque d'indulgence pour leurs devanciers prouve qu'ils oublient toutes les vicissitudes, toutes les révolutions médicales; en effet, s'ils se les rappelaient un moment, ne mettraient-ils pas moins d'aigreur et de partialité dans leurs discussions? et s'ils peuvent être de quelqu'utilité, en ce qu'ils éclairent, à force de s'y apesantir, certains points peu étudiés avant eux, ils ne doivent pas faire trop valoir leurs services, car si tous ceux qui ont inscrit leurs noms dans les annales de la science avaient préféré l'observation aux explications hypothétiques, quel degré d'élévation et de certitude aurait acquis aujourd'hui l'art de guérir!

Je termine en disant que je regarde (1) l'éclectisme, guidé par des connaissances physiologiques potitives, et secondé constamment par l'observation, comme devant conduire aux plus brillans succès. Dans cette persuasion, je suis décidé à ne m'écarter jamais de cette marche dans ma pratique médicale; heureux si, comme je l'espère, elle me conduit à faire quelque bien à l'humanité!

---

(1) Les médecins éclectiques sont ceux qui choisissent dans les différens systèmes ce qu'ils croient y trouver de bon.

DES

ALTÉRATIONS PRIMITIVES

DES FLUIDES,

CONSIDÉRÉES COMME CAUSES D'UN GRAND NOMBRE DE MALADIES.

Si je parviens à prouver l'altération primitive des fluides, personne, je crois, ne pourra douter qu'après avoir d'abord donné lieu à des symptômes généraux plus ou moins intenses, ils puissent ensuite déterminer des affections locales en attaquant de préférence les organes moins capables de résister à leur action morbifique.

Je considère les causes des altérations primitives des fluides comme se rattachant toutes à l'une des fonctions les plus importantes de l'économie, à l'absorption.

De l'absorption.

On a donné bien des définitions de l'absorption. Celle qu'en fait le Dictionnaire abrégé des sciences médicales me paraît satisfaisante ; la voici :

« L'absorption est une fonction dévolue à tous les êtres organisés « par laquelle ils puisent hors de leur corps ou au-dedans d'eux-mê- « mes des matériaux divers qu'ils modifient d'une manière spéciale

« en les fluidifiant, et qui, après avoir été élaborés par un travail « préliminaire, servent médiatement ou immédiatement à l'accrois-« sement progressif ainsi qu'à la réparation des pertes continuelles « causées par l'exercice du mouvement vital. »

Si toutes les opinions sont d'accord sur le but et le résultat de l'absorption, elles cessent de l'être complètement quand il s'agit de désigner d'une manière positive les agens de cette fonction. N'ayant rien à ajouter à cette question, si souvent agitée par les plus savans physiologistes, je ne m'y arrêterai nullement, vu d'ailleurs qu'elle ne m'entrave pas pour ce que je cherche à prouver. Je vais donc de suite exposer les causes des altérations primitives des fluides se rattachant à l'absorption.

Les altérations primitives des fluides se manifestent, 1°. lorsque les élémens de l'absorption indispensables à la vie manquent; 2°. lorsqu'ils sont en quantité insuffisante; 3°. lorsqu'ils sont en excès; 4°. lorsqu'ils sont de mauvaise qualité ou viciés; 5°. lorsque l'absorption fait repasser dans la masse du sang des substances élaborées par nos organes, mais destinées à être émises au-dehors; 6°. enfin, lorsque cette même fonction porte dans le torrent de la circulation des poisons, des virus, ou des venins mis en contact avec nos parties.

1°. *Les élémens de l'absorption indispensables à la vie manquent.*

Quels sont ces élémens? 1°. L'air atmosphérique, dont l'oxygène, au moyen de l'absorption pulmonaire, revivifie le sang veineux, devenu impropre à l'entretien de la vie, et préside à l'hématose ou formation du sang artériel; 2°. les alimens, qui, arrivant au sang par l'absorption gastro-intestinale, après avoir déjà subi diverses élaborations, réparent les pertes que fait sans cesse ce fluide pour entretenir toute l'économie.

1. *L'air atmosphérique manque.* Quand, par une cause quelconque, l'air atmosphérique n'arrive pas aux poumons, la transformation du

sang noir en sang rouge ne s'opère pas sous l'influence de l'oxygène, et le sang veineux, avec ses qualités impropres à la vie, arrive au cœur, qui le pousse tel qu'il le reçoit dans tous les organes. Bientôt le cerveau en ressent l'impression funeste; ses fonctions, ainsi que toutes les autres, s'arrêtent; il y a asphyxie en peu d'instans, et la vie cesse par suite de l'altération primitive du sang, dont la couleur est devenue noire ou très-foncée.

2. *Défaut d'alimentation.* Quand un individu est tout à fait privé d'alimens, le sang, chez lui, ne reçoit plus les élémens nécessaires à la réparation des pertes qu'il fait continuellement; cependant la vie s'entretient encore pendant quelque temps aux dépens des matériaux placés comme en réserve sur différens points de l'économie. L'absorption interne s'empare de tous les produits de l'exhalation, et surtout de la graisse qui existe dans les aréoles du tissu cellulaire, ou plutôt dans les vésicules adipeuses. On voit alors très-promptement survenir un amaigrissement dont les progrès sont d'autant plus rapides que le sujet est plus jeune, et qu'il se livre moins au repos. Un sentiment de faiblesse, de pesanteur, de tiraillemens, puis enfin des douleurs insupportables se font sentir dans la région de l'estomac, et constituent bien positivement la trop fameuse gastrite, si commune de nos jours. A mesure que le sang perd ses molécules alibiles, l'exhalation parenchymateuse diminue, ainsi que celle qui s'opère à la surface des membranes muqueuses, des séreuses et de la peau. Au moment où toutes les ressources sont épuisées, les exhalations s'arrêtent pour ne plus reparaître; les palpitations, les syncopes se rapprochent de plus en plus; le pouls est fréquent, petit et vite; enfin le sang n'excitant plus suffisamment le cerveau, la mort survient au milieu du délire et des convulsions. Quelquefois aussi, mais bien plus rarement, la vie semble s'évanouir; ce qui a fait comparer ce genre de mort à une lampe qui s'éteint faute d'huile.

2°. *Les élémens de l'absorption sont en quantité insuffisante.*

Dans ce cas, les phénomènes morbides se manifestent plus tard, et la mort peut long-temps se faire attendre. Quand l'air atmosphérique n'arrive pas en quantité suffisante aux poumons, soit qu'il se trouve vicié par le défaut de renouvellement ou par la présence de gaz non respirables, la respiration s'accélère singulièrement pour suppléer à la petite quantité d'oxygène; peu à peu la dyspnée augmente, les douleurs de poitrine deviennent extrêmes, et la mort arrive au bout d'un certain temps par syncope.

Quand on prend pendant long-temps une insuffisante quantité d'alimens, ou quand on est soumis à des émissions sanguines fréquentes et abondantes, l'amaigrissement ne tarde pas à se manifester. Les vaisseaux contiennent à peu près la même quantité de liquide; mais le sérum du sang prend une prédominance très-marquée sur la fibrine. Ce changement de consistance donne lieu à un grand nombre de maladies. La peau se décolore, et prend une teinte verdâtre; il y a bouffissure de la face, et surtout autour des yeux, langueur générale, atonie dans différentes fonctions, et surtout dans la locomotion, la digestion, et dans les facultés intellectuelles. On voit souvent survenir des épanchemens dans différentes parties du corps, de l'œdème aux extrémités inférieures, et des hydropisies très-graves. Ces symptômes morbides sont d'autant plus rapides dans leur marche que le sujet a vécu dans une atmosphère viciée et humide.

3°. *Excès dans les élémens de l'absorption.*

Les alimens riches en principes nutritifs, pris habituellement en trop grande quantité, déterminent la pléthore. Cet état est caractérisé par la plénitude du système sanguin, le développement du pouls, et l'injection des capillaires. Il cause des étourdissemens quand celui qui en est affecté place le cerveau dans une position déclive; il donne

aussi lieu à des palpitations ou des étouffemens, à différentes hémorrhagies, et en particulier à l'une des plus graves, celle du cerveau. L'état pléthorique est susceptible d'engendrer toutes les inflammations, et peut être regardé comme une véritable diathèse inflammatoire. Le sang contient alors beaucoup de fibrine, et présente, quand il est tiré de la veine, la couenne inflammatoire dont parlent les auteurs. Quand l'alimentation est restreinte de beaucoup, on voit diminuer peu à peu la pléthore, qui ne donne que rarement lieu à la mort.

4°. *Les élemens de l'absorption sont de mauvaise nature ou viciés.*

Le séjour près des marécages, lorsque beaucoup de substances végétales en putréfaction se trouvent mises à découvert, celui des hôpitaux, des prisons, des camps, et généralement toutes les circonstances dans lesquelles l'air est vicié par des miasmes ou émanations putrides, de quelque espèce que ce puisse être, ne manquent pas, au bout d'un certain temps, d'occasionner une altération profonde dans la composition des fluides. Sous ces influences délétères, qui pénètrent en nous par les absorptions pulmonaire et cutanée, mais principalement par la première, se développent les plus terribles affections. Les fièvres intermittentes bénignes ou pernicieuses, les fièvres ataxiques et adynamiques, les typhus, les pestes, doivent, en effet, leur origine à cet empoisonnement véritable des fluides, dont j'ai donné les causes, et qui devient plus prompt et plus complet si l'alimentation est également insalubre. Ce fait est constant, car l'usage de viandes avancées, de substances en fermentation, de salaisons, d'eau impure, etc., fournissant un mauvais chyle, suffit pour amener un grand nombre de maladies, et en particulier celles de la peau, qui ont alors beaucoup de ténacité. On voit la gangrène s'emparer de ceux qui se nourrissent de seigle ergoté. La misère et les privations de tout genre qui l'accompagnent, l'habitation dans un lieu bas, humide, mal éclairé, enfantent les affections scrophuleuses, scorbutiques, etc.

5°. *L'absorption fait repasser dans la masse circulatoire des substances élaborées par nos organes, mais destinées à être émises au-dehors.*

J'ai passé assez légèrement sur les diverses causes des altérations primitives des fluides ci-dessus exposées, parce qu'elles sont peu mises en doute; mais je m'apesantirai beaucoup plus sur quelques-unes de celles qui vont suivre, parce que trop de médecins les méconnaissent ou les nient.

L'action des vaisseaux absorbans, quand ils agissent sur des produits déjà sécrétés par nos organes, et qui doivent être éliminés, me semble convenablement désignée par le mot *résorption*, afin de distinguer ce genre d'absorption de celle qui se fait sur des matériaux venant du dehors, ou sur ceux qui naturellement retournent au torrent circulatoire, comme les sécrétions des membranes séreuses, synoviales, etc., etc. Je me servirai donc dorénavant de cette expression.

Voici les différentes résorptions que je crois devoir adopter; je ne manquerai en aucune circonstance de dire sur quoi je fonde mon opinion.

Résorption bilieuse, urinaire, purulente, lactée, peut-être devrais-je ajouter transpiratoire et fécale.

Résorption de la bile.

Le sang se débarrasse continuellement au moyen des sécrétions et des exhalations des divers principes qui constituent sa masse, mais qui doivent en être éliminés régulièrement pour que la santé puisse se maintenir. Cependant, ces sécrétions sont loin de se faire de la même manière chez les différens individus; telle sécrétion, presque nulle chez celui-ci, sera souvent, sans inconvénient, remplacée par une autre qui deviendra d'autant plus abondante, tandis que le contraire aura lieu chez celui-là. La température a aussi une grande in-

fluence sur la prédominance d'une sécrétion sur les autres. En hiver, l'exhalation cutanée étant peu abondante, on urine sensiblement plus qu'en été, où la transpiration augmentant, la quantité d'urine diminue. Enfin, quand par une cause quelconque, une sécrétion se ralentit, une autre doit s'activer en proportion, faute de quoi l'équilibre est rompu, et le sang, augmenté de ce qu'il aurait dû perdre, contient par cela même des principes qui ne devraient plus s'y trouver. Quand le foie redouble d'activité, pour suppléer à une autre sécrétion insuffisante, la bile est sécrétée en très-grande abondance, et c'est ce qui constitue l'état bilieux. Elle peut exister en telle quantité, qu'elle irrite fortement le canal intestinal, et augmente par sa stimulation sa faculté absorbante; souvent aussi elle reflue dans l'estomac, où elle agit de la même manière; et si ce liquide, devenant de plus en plus irritant par son accumulation, et qui donne aussi souvent lieu à l'inflammation qu'il peut en dépendre, n'est pas promptement expulsé de l'économie, la résorption s'en opère rapidement et détermine les affections appelées *fièvres bilieuses*, qu'on voit se compliquer de symptômes ataxiques et adynamiques.

Résorption de l'urine.

Quand, par une cause quelconque, l'urine séjourne long-temps dans la vessie et s'y accumule en grande quantité, il se fait une résorption urinaire qui porte l'altération dans les fluides; dans ce cas, la transpiration du malade a une odeur fortement ammoniacale. Comme cette résorption, toute accidentelle, n'est ordinairement amenée que secondairement par une affection primitive de la vessie, je ne dirai rien de plus à son sujet.

Résorption du pus.

Un vaste foyer purulent, de vieux ulcères, des plaies larges et profondes, etc., fournissant une abondante suppuration, peuvent causer l'em-

poisonnement du sang par la résorption du pus. Les maladies qui en sont le plus souvent la suite, sont la fièvre hectique ou une phlébite, qui marche avec une effrayante rapidité. Voici un exemple bien remarquable de cette dernière affection déterminée par une résorption purulente. Il y a environ deux ans, un jeune homme affecté de splénite fut admis dans les salles de M. *Récamier*, à l'Hôtel-Dieu. Ce savant professeur reconnut de suite la maladie, et prescrivit une saignée du bras, qui devait être suivie de plusieurs applications locales de sangsues. Le lendemain, une vive inflammation occupait la petite plaie, déjà en suppuration ; et quatre jours après, une phlébite des plus aiguës enleva le malade. Les progrès rapides de cette phlegmasie firent soupçonner la présence d'un foyer purulent profondément situé ; en effet, à l'ouverture du corps, on en rencontra un dans la rate, qui avait désorganisé la plus grande partie de ce viscère.

A la suite des amputations, la résorption purulente est assez fréquente, quand les plaies ne sont pas pansées aussi souvent qu'il faudrait. Il ne me répugne nullement d'admettre, dans ces cas, les métastases du pus qu'on rencontre fréquemment sous forme de collection ou dépôt dans différens organes plus ou moins éloignés du lieu de l'absorption, et surtout dans le foie et dans le poumon. Quelquefois aussi il est épanché dans une cavité naturelle.

Le pus, étant immédiatement le résultat d'une affection primitive des solides, j'aurais passé sous silence sa résorption, si elle ne devait contribuer à faire admettre la résorption lactée, sur laquelle je vais m'étendre autant qu'il sera nécessaire, à cause de l'influence immense qu'elle exerce dans tant de maladies aiguës et chroniques contre lesquelles les moyens ordinaires viennent échouer, lorsqu'on ne la soupçonne pas, et qu'on ne dirige pas sur elle une attention toute particulière.

Considérations sur la résorption du lait, et sur les maladies qui en dépendent.

L'observation et l'expérience avaient démontré aux anciens médecins l'existence des maladies laiteuses; et si le peu d'étendue de leurs connaissances en anatomie et en physiologie ne leur permettait pas d'expliquer comment le lait peut déterminer telle ou telle affection, en bons observateurs ils n'avaient pas moins constaté, de la manière la plus positive, que de la présence du lait dans le torrent de la circulation résultent les accidens les plus graves et les plus variés. Malgré tout ce qu'on a pu dire pour combattre la possibilité des maladies laiteuses, l'évidence me force à les admettre sans restrictions. Les faits auront toujours plus d'empire sur mon esprit que les plus brillantes théories.

Lorsque l'utérus a perdu après l'accouchement la prédominance d'action que le travail continuel dont il était le siége pendant la gestation lui donnait sur tous les autres organes, les mamelles deviennent à leur tour un nouveau foyer d'activité; elles se gonflent, se durcissent, acquièrent de la sensibilité au toucher, et sont même douloureuses sans qu'on y touche. Bientôt elles vont fournir une sécrétion jusqu'alors inusitée, mais actuellement indispensable pour remplacer chez l'enfant le sang que l'utérus a cessé de lui fournir. La femme, à cette époque, éprouve un grand malaise, et une série de phénomènes locaux et généraux auxquels on a donné le nom de *fièvre de lait*. Cet état dure un, deux ou trois jours, ensuite le calme se rétablit; les douleurs mammaires diminuent de plus en plus, et le lait jaillit du mamelon; alors aussi les symptômes généraux disparaissent; les lochies se rétablissent, si elles avaient été supprimées; les sueurs et l'urine deviennent plus ou moins abondantes.

Une fois que les mamelles ont commencé à sécréter le lait, on ne peut à volonté faire cesser leur fonction. Si la mère nourrit son enfant, le vœu de la nature est accompli, et tout se passe selon ses lois ordi-

naires; mais si une cause quelconque vient empêcher l'allaitement, la position de la femme exige beaucoup de soin et d'attention. Vainement lui dira-t-on « il n'y a rien à faire, vous vous portez à merveille; « on est bien revenu des erreurs grossières d'autrefois ! Comment « supposer qu'un liquide aussi doux que le lait puisse nuire en quoi « que ce soit à l'économie? Soyez parfaitement tranquille. » L'expérience prouve journellement où peut conduire cette fausse sécurité, et cependant les innombrables maux qui accablent trop souvent les mères crédules, malgré leurs pressentimens, ne font pas ouvrir les yeux au praticien aveuglé.

Des dangers encore plus grands menacent les femmes chez lesquelles une impression morale vive supprime tout à coup la sécrétion du lait ; si l'on ne cherche pas à la rappeler, ou si l'on n'en combat pas les suites d'une manière énergique, des accidens inévitables ne tarderont pas à suivre cette imprudence.

Il y a aussi de sages précautions à prendre dans le sevrage ; il ne faut pas cesser brusquement l'allaitement, mais le diminuer peu à peu, puis recourir encore aux moyens indiqués pour augmenter pendant quelque temps les sécrétions. Une telle conduite ne laisse rien à redouter.

Outre la résorption du lait, sur laquelle je n'ai point le moindre doute, peut-être y a-t-il encore une autre cause peu différente de celle-ci, qui donne aussi lieu à l'altération des fluides, je veux parler de la non sécrétion du lait; voici sur quoi je fonde mon opinion.

Des expériences physiologiques faites à Genève par MM. *Prevost* et *Dumas* ont prouvé que les élémens de l'urine existaient dans le sang. Telle fut la manière dont ils procédèrent pour arriver à ce résultat. Ils commencèrent par tirer du sang de la veine d'un chien, et, par l'analyse chimique, ils n'y rencontrèrent pas l'urée, principe qui ne se trouve que dans l'urine, parce qu'il est éliminé de la masse circulatoire au moyen de la sécrétion urinaire. Ils enlevèrent ensuite les deux reins à ce même animal, et vingt-quatre heures après la suppression de l'urine, l'urée existait dans le sang. Cette expérience, ré-

pétée à Paris par MM. *Ségalas* et *Vauquelin*, confirma ce qu'avaient avancé MM *Prevost* et *Dumas*.

Pourquoi n'admettrait-on pas que, sous une influence quelconque, la sécrétion du lait s'arrêtant tout à coup, le sang contînt alors des élémens dont il aurait dû se dépouiller, et que son altération pût quelquefois dépendre de leur présence? Je ne m'arrêterai pas plus long-temps sur cette idée, que l'analogie seule m'a suggérée, et qui n'est encore fondée sur aucune expérience.

Quand la résorption du lait s'est opérée, et, peut-être aussi, quand les élémens destinés à le former sont restés dans la masse du sang, des désordres se font bientôt remarquer, et s'ils ne se manifestent pas immédiatement, ils n'en sont pas pour cela moins redoutables. Rien de plus varié que les formes que prennent les maladies laiteuses. Je n'entreprendrai pas de les énumérer, parce qu'il me faudrait passer en revue presque toutes les affections, puisqu'elles peuvent assiéger tous les organes; je nommerai seulement les principales : les inflammations du cerveau et de ses membranes, l'aliénation mentale, ne sont souvent que des affections laiteuses.

Pourquoi tant de femmes périssent-elles si promptement de la poitrine à la suite de couches? Ce n'est pas seulement parce que leurs poumons, dont la maladie avait été suspendue pendant la grossesse à cause de la vive irritation dont l'utérus était le siége, retombent après l'accouchement dans leur premier état; mais bien parce que ces personnes, ordinairement faibles, ne nourrissant pas, et aucune précaution n'étant prise pour empêcher la résorption du lait, l'altération du sang, qui en est la conséquence, porte de préférence son action délétère sur les poumons, qui peuvent moins résister à cause de leur faiblesse.

L'abdomen est aussi très-souvent affecté. Que de péritonites, d'ascites, de métrites, d'engorgemens de toute espèce doivent leur origine à la résorption du lait. Sous cette même influence, se développent des dépôts nombreux et de vastes abcès dans le tissu cellulaire, et c'est aussi à elle que se rattachent fréquemment les maladies de la peau, les érysipèles, les dartres, etc., etc.

Dans ces affections aiguës ou chroniques, comme dans toutes les autres, si l'on ne remonte à l'origine du mal, il n'y a pas de cure radicale à espérer ; on ne fait et on ne peut que pallier les symptômes. Quand on a obtenu ce résultat, on se rassure, on croit avoir triomphé de la maladie ; mais la cause morbifique, qui n'a pour ainsi dire été que répercutée, existe encore ; elle mine sourdement un autre organe, qu'on ne pourra peut-être plus sauver, parce qu'elle a eu plus de temps pour altérer ou détruire complètement sa structure intime et sa vitalité.

En médecine pratique, avant de rien entreprendre, il faut donc toujours rechercher avec soin le principe du mal ; sans quoi, quand on ne combat que des effets, si la cause subsiste, ils se reproduisent sans cesse avec une gravité presque toujours croissante.

Je pourrais rapporter un grand nombre d'observations relatives aux maladies laiteuses, mais je crois devoir m'en dispenser, parce que, d'un côté, elles seraient inutiles pour ceux qui les admettent, puisqu'ils ont si souvent occasion de les rencontrer dans la pratique, et que, de l'autre, ceux qui en nient l'existence ne manqueraient pas d'attribuer les affections que j'aurais citées à des causes bien différentes.

Résorption transpiratoire.

Il ne me paraît pas impossible que la matière de la transpiration puisse altérer plus ou moins le sang quand elle est résorbée. Peut-être faut-il attribuer à ce genre de résorption les affections rhumatismales, et ces froids de différentes parties, connus sous le nom vulgaire de *fraîcheurs*. Ce qui me rapproche de cette opinion, c'est qu'on les voit ordinairement céder aux sudorifiques. Cependant je ne sais rien de certain sur ce sujet.

Résorptions fécales.

Lorsque le résidu de la chylification pénètre dans le gros intestin, il conserve encore une certaine fluidité, qu'il perd à mesure qu'il

s'approche de son orifice externe. Sa présence trop long-temps prolongée dans le rectum ne me semble pas une circonstance indifférente. Outre que les matières fécales y acquièrent une dureté quelquefois considérable par la continuation de l'absorption, les liquides qui s'en séparent, doués de qualités plus ou moins putrides, doivent porter une altération manifeste dans les humeurs, d'où résultent peut-être le malaise général qu'on éprouve pendant et après une longue constipation, ainsi que la sensation pénible dont le cerveau est le siége.

6°. *L'absorption porte dans le torrent de la circulation des poisons, des virus ou des venins mis en contact avec nos parties.*

L'absorption, qui est destinée à faire arriver en nous les substances capables de réparer nos pertes, semble parfois manquer d'instinct, et laisse pénétrer dans l'économie des agens nuisibles auxquels elle ne refuse pas son ministère.

Absorption des poisons.

On appelle poisons les substances qui, prises à l'intérieur, même en petite quantité, ou appliquées à la surface du corps, tendent à altérer ou détruire les propriétés vitales. L'absorption des substances vénéneuses amène l'altération du sang, qui s'annonce par le trouble de différentes fonctions, et surtout par celui du système nerveux. Tantôt on voit survenir l'exaltation, tantôt l'accablement de ce même système. Cette altération du sang peut amener des troubles de la respiration, de la circulation, de la digestion; dans ce dernier cas il y a des vomissemens et des excrétions alvines trop abondantes. Je ne parlerai pas de chaque poison en particulier; j'ajouterai seulement que ceux qui sont rangés parmi les irritans, âcres, corrosifs ou escharrotiques, avant d'agir sur les fluides, commencent par opérer une désorganisation locale dans les solides, qui suffit souvent pour donner la mort.

Absorption des virus.

Les virus ou agens de la contagion diffèrent des autres sécrétions morbides, en ce qu'ils jouissent de la propriété de se reproduire lorsqu'ils sont inoculés à un nouvel individu. Les principaux virus sont ceux de la rage, de la syphilis, de la variole, de la vaccine, etc. Quand l'absorption les a fait pénétrer dans l'économie, l'altération des fluides en est la conséquence inévitable; ils donnent lieu à des symptômes très-différens, selon leur nature, mais qui sont à peu près constans, et ordinairement faciles à reconnaître.

Absorption des venins.

Le venin diffère du virus en ce qu'il n'est pas le produit d'une sécrétion morbide, mais naturelle. C'est un liquide destiné, chez certains animaux, à la défense et à l'attaque. Il est déposé dans un réservoir particulier, et sa sécrétion paraît s'accroître quand l'aninal est en colère. Transmis à un animal d'une autre espèce, il ne peut se reproduire. L'altération des fluides, qui naît de l'absorption des venins, porte son action délétère principalement sur le système nerveux. Tous les venins ne jouissent pas de la même énergie; il en est qui ne causent qu'un trouble passager dans l'organisme, d'autres peuvent occasionner la mort en peu de temps. Celui du redoutable serpent-sonnette est de ce nombre.

Ici se borne mon faible essai; les courtes limites d'une thèse, et les difficultés très-grandes du plan que je me suis tracé, ne m'ont pas permis de dire, à beaucoup près ce que comporterait un sujet aussi vaste et aussi important qu'est l'altération primitive des fluides. Plus tard, quand un grand nombre d'observations recueillies sans prévention auront mûri mes opinions et augmenté mon courage, peut-être entreprendrai-je un travail que je m'efforcerai de rendre beaucoup plus complet; et alors, si je parviens à être de quelque utilité à l'humanité et à la science, mes travaux auront reçu une ample récompense.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 13.

II.

Lassitudines spontè obortæ, morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

III.

Attenuata longo tempore corpora lentè reficere oportet; quæ verò brevi, celeriter. *Ibid.*, *aph.* 7.

IV.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Ibid.*, *aph.* 19.

V.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 4, *aph.* 32.

VI.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus morbi contingunt; non prodeuntibus ab utero fiunt morbi. *Sect.* 5, *aph.* 57.

VII.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.